

LE JOUR, 1946  
05 AVRIL 1946

## LA PAIX QUI NE VIENT PAS

Nous oublions que la paix reste à faire. Il y a pour cela des négociations en cours et des conférences en perspective. On a souvent remarqué qu'il est plus difficile de faire la paix que la guerre. Appeler paix un refoulement des passions, une mise en cuve de la haine, une consécration de l'injustice, serait se moquer de soi-même.

Toutes les paix du passé – et toutes perpétuelles ! – se sont écroulées. La force, l'habileté et l'astuce ont régulièrement pris le dessus sur la raison. La nature de l'homme a toujours vaincu son jugement. Peut importe de supprimer un pays, d'en morceler un autre ; la loi des forts faisait le destin des faibles. On allait, d'un arbitraire à l'autre. Et les cerveaux les plus considérés de l'univers s'acharnaient à bâtir après les grandes guerres, un monde incapable de survivre à leurs hérésies et à leurs fautes.

On n'a pas vu en 1919 que, de la mort de l'Autriche, une plus grande et plus redoutable Allemagne sortirait triomphante ; même le comprenant, on s'y est prêté parce que la difficulté semblait insurmontable.

Nous avons maintenant devant nous, les longs travaux d'une série de paix distinctes qui se présentent déjà comme une suite de compromis boiteux. La plupart des positions stratégiques maîtresses sont occupées par les vainqueurs **suivant les intérêts de l'occupant**. Celles qui restent plus ou moins vacantes sont l'objet des conflits auxquels nous assistons et que, dans la mesure où ils lui sont soumis, le Conseil de sécurité s'efforce, en manœuvrant, de trancher ou d'apaiser.

Sans pessimisme aucun, un esprit froid peut, sans que ce soit un jeu de hasard, affirmer que la paix future, comme elle se présente, est une affaire perdante. Et comment ne le serait-elle pas ? Toutes les frontières sont en question, à l'ouest, au sud, à l'est ; toutes sont incertaines et mouvantes ; On ne peut pas passer d'un méridien à l'autre sans entendre des clameurs et sans discerner de vastes périls.

C'est un tort de tarder à faire la paix après les guerres ; car la foi collective tombe vite ; les rares générosités dont les sociétés humaines seraient capables dans un moment d'enthousiasme perdent leurs chances avec la fuite des jours.

On devrait faire la paix comme on fait le pape. Enfermer les négociateurs et ne les libérer que la paix signée. Ce serait encore le moindre mal ; plutôt que d'entretenir dans la lenteur de si nombreux facteurs de dépérissement, de querelle et de mort.